

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 (POUR PARIS 5, rue Bayard, 8)



ADVENIAT REGNUM TUUM

Vous vous reconnaîtrez comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

Le Pape a reçu aujourd'hui les vœux des cardinaux, expression de ceux que forme pour lui l'Eglise universelle.
Lundi, à 3 heures, aura lieu à Montmartre la cérémonie solennelle du renouvellement du vœu national au Sacré-Cœur, que NN. SS. les évêques font également célébrer, sur la demande du cardinal Richard, dans toute la France.

DERNIÈRE SEMAINE

Pendant la dernière semaine de décembre, les propagandistes n'ont pas encore profité de la déception de notre bon roman.
AUTOUR D'UN CRIME

Il n'est pas intéressant de relire aujourd'hui un roman volumineux intitulé 'Histoire des négociations du cardinal Consalvi pour la signature du Concordat, que la loi de séparation a dévoré sans remède. C'est une étrange tentative de fait de réimpression.

Noël de Guerre! (1870-19...)

C'est le 24 décembre 1870... La neige, qui tombe depuis trois jours, a maintenant cessé... A peine quelques coups de fusil, de plus en plus isolés, se font-ils entendre dans le lointain... Le canon lui-même s'est tu... Sur l'immeuble banlieue parisienne, la nuit descend, grave et serene, achevant de noyer dans un même silence... dans une même uniformité, les champs et les bois, les routes et la Marne qui traîne ses glaçons au pied des avant-postes.



L'adoration des Bergers

Il y avait dans cet endroit des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant à la garde de leurs troupeaux. Et tout d'un coup un ange du Seigneur se présenta à eux, et une lumière divine les environna; ce qui les remplit d'une extrême crainte. Alors l'ange leur dit: Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie: c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; et voici à quelle marque vous le reconnaîtrez; vous trouverez l'enfant enveloppé de langes, dans une crèche. Au même instant il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant: Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!

On vit, là-bas, une grande ombre se dresser sur l'épaule d'un talus. Sans armes lui aussi, un ulan apparut, fit gravement, presque religieusement, le salut militaire, et d'une voix profonde, ému, il entonna à son tour le Noël allemand.

Ou j'ouïs le vaïeux O salutaire Noël! La terre était perdue; le Christ est né. Réjouis-toi, réjouis-toi, ô chrétienté!

Peu à peu, sa voix prend possession de l'auditoire encore invisible... on fredonne... on chante maintenant dans les lignes... Des têtes... des corps de soldats émergent des tranchées... On se regarde de loin, avec des visages pacifiques... Quelques Prussiens allumèrent à la fois leurs pipes... se désignant ainsi comme point de mire, si un Français voulait tirer...

Mais chacun sait, d'une foi certaine, qu'il n'a rien à craindre, car l'Enfant-Jésus, passant entre les armées ennemies, sa petite robe pleine des joujoux de Noël, a laissé tomber ici quelques heures de paix... tomber d'amour! Il a désarmé, de ses frêles mains, tous les fusils prêts à partir... et pas un soldat, en cette nuit sainte, ne voudrait attrister un foyer, et éblouir de sang les souliers déposés dans la cheminée familiale par les petits frères, les petites sœurs ou les enfants peut-être, de cet ennemi d'hier... et de demain.

Ceci se passait en 1870. Nous sommes en 1905... Mais jadis, on entend partout des « Gassenlied », et des « die Wacht am Rhein! »

Chacun a l'impression que les sabres s'envrent dans les fourreaux... que la gueule des canons s'allonge, menaçante

dans l'ombre... que les magasins des fusils s'alourdissent de cartouches... que les gouvernements se regardent dans les yeux, avec des paroles de défi... que les chefs d'armées, ardemment penchés sur leurs cartes, repèrent d'avance la place des géantes tueries...

Nous aurons la guerre au printemps... disent les uns avec résignation. Nous aurons la guerre... remède affreux... mais peut-être nécessaire... s'écrient les autres...

Sommes-nous prêts? Les obus sont-ils amorcés? Les torpilles sont-elles chargées? Défendra-t-on Nancy? Divin enfant de Noël... vous qui pouvez tout... une fois encore, étendez vos petites mains et faites que les épées restent aux fourreaux!

Faites que 1906 ne soit pas l'année sanglante... l'année de la chair canon... pas l'année des foyers en deuil... pas l'année maudite des mères!

Une fois encore, redites la parole béni: Pax hominibus... la paix extérieure... la paix intérieure... la paix dans les intelligences... la paix dans les cœurs... c'est le souhait de la Croix à tous ses amis... à tous ses ennemis... (1).

Depuis un siècle l'Eglise de France n'a pas eu à traverser une épreuve plus douloureuse que celle qu'elle subit en ce moment.

C'est l'apostasie nationale la plus complète officiellement déclarée, c'est la rupture avec notre glorieux passé, c'est l'infamie plus grave faite au Chef de l'Eglise, au meilleur ami de la France, à Sa Sainteté Pie X.

Tous ceux qui ont un peu de foi et de patriotisme au cœur doivent donc protester de toutes leurs forces et avec tous les moyens dont ils disposent.

Il en auroit de nombreuses occasions au cours de l'année 1906.

Dès maintenant ils peuvent le faire en imitant ce qui se passe dans les familles lorsque le deuil vient frapper ses membres, c'est-à-dire en supprimant les fêtes mondaines, les cadeaux futiles, les échanges de cartes, ne conservant que ce qui est imposé par le devoir de la reconnaissance ou par la bienséance.

Nous proposons de verser les économies ainsi réalisées aux caisses qui vont s'ouvrir pour soutenir nos pères, entretenir le culte et nous garder une France chrétienne.

En faisant cette proposition aux lecteurs de la Croix, je suis persuadé de répondre aux sentiments qui sont certainement dans votre cœur.

Le renouvellement du Vœu National

L'acte de consécration au Sacré-Cœur, lu solennellement à Montmartre par S. Em. le cardinal Richard et répété à travers toute la France par les voix de toutes les paroisses, cette année la solennité de Noël, peut être pour l'Eglise de France le point de départ d'une merveilleuse fécondité.

L'heure est critique. On se rend compte de tous les ports que l'union est plus nécessaire que jamais dans le culte catholique.

Or, c'est la même formule par laquelle nous osons nous confier au Sacré-Cœur notre espoir religieux. Si, à ce moment solennel, nous avons dans le cœur les mêmes sentiments, Noël aura été le point de départ d'une union parfaite et de victoires qui nous seront assurées par là.

PORTRAIT DE PRESIDENT

Il s'agit du portrait de M. Loubet, que M. Germain-Richard regarde si bien comme le président modèle qu'il voterait volontiers de nouveau pour lui, et qu'à son défaut il voterait pour son sosie.

Voici le portrait qu'il en trace: Ce républicain modéré président de l'exécution d'un programme évanoué, ce bon bourgeois se méla sans reconnaissance aux formidables mouvements populaires de Longchamp et du Triomphe.

Le portrait est ressemblant, on ne saurait le nier. Mele après avoir si bien dépeint le personnage eous les traits d'un lâche ou tout au moins d'un pauvre être et d'une chiffe, je ne comprends pas que M. Germain-Richard en fasse son président idéal, et s'écrite sous le portrait: Celui-là, je le regretterai à cause de son loyalisme et de sa fermeté.

De loyalisme, renier ses idées modérées, pour conserver le pouvoir avec un programme de politique évanouie? C'est purement et simplement du reniement.

De la fermeté, saluer le drapeau rouge quand on est un bon bourgeois? C'est purement et simplement du le couardise.

Et pour en fournir la preuve, j'en appelle à M. Germain-Richard lui-même: Puisque celui-là est son idéal, voudrait-il être celui-là? Voudrait-il, lui, avancer, présider l'exécution d'un programme modéré? Voudrait-il, lui, socialiste, se mêler, même en reculant, à un formidable mouvement de bons bourgeois? Si l'ouo argeait cela de lui pour lui laisser le pouvoir, ne dirait-il pas: Pour qui me prenez-vous? et ne passerait-il pas la main à un autre?

Ja le mets au défi de me répondre nettement: Oui, je le ferai. Au surplus, nul citoyen ayant le moindre brin de conscience et de dignité ne peut répondre à l'ou, je consentirais à perdre toute conscience et toute dignité.

GAZETTE

NOËL! NOËL! Noël! Noël! cloches, carillonnement de Jésus va naître, et cette nuit cache à plus consolant des mystères. Un Dieu a fait enfant pour devenir notre Sauveur, et nous apporte joie, espérance, amour!

Aussi, dans toutes les familles chrétiennes, la Noël est-elle la fête familiale par excellence.

Ce soir-là, petits et grands, on se trouve tous réunis autour de la bêche qui pétille, tout est clair, et en attendant la messe de minuit, dans la chambre bien chaude, la veille d'écouler joyeuse et animée.

Plus d'un, hélas! eurtout dans ce grand Paris, ne connaîtra pas demain la joie intime de cette fête.

A tous ces déshérités à qui la vie n'a ménagé ni l'isolement ni les misères physiques et morales et dont la Noël sert chargée d'une ombre de tristesse, souhaitons que dans l'intime de leur âme le petit Jésus se fasse pour eux plus doux et plus tendre.

LE REVEILLON

Peris, pour son réveillon, mangera 203 kilomètres de boudin.

C'est un de nos confrères qui nous l'a dit. Il a fait une enquête chez les charcutiers et il a appris que le boudin noir serait livré par 40 usines à raison de 1 500 kilos par usine et pour 57 charcutiers à raison de 150 kilos par charcutier. Chaque kilo donnant 1 mètre de boudin deux multiplications et une addition permettent d'affirmer que Paris consommera 203 kilomètres 550 mètres de boudin.

203 550 mètres de boudin! Et on ne parle pas des saucisses!

AUTOUR D'UN CRIME

renché sur Cramoisi, féroce, affolé par la vue du sang qui exerce sur ces natures sauvages la même attraction que sur les tigres, le vicieux trappa encore cherchant la place du cœur.

CELUI QUI PASSAIT

Il allait porter un dernier coup, quand soudain son bras levé dem-cura suspendu en l'air, comme subitement pétrifié à quelques pas de lui, sans doute à un tournant du sentier, une voix jeune, peu cultivée, mais fraîche et sonore, venait de retentir, lançant aux échos des collines la refrain d'une aimable chanson.

avait coupé à travers les collines, ce qui ebrégnait considérablement la route.

Un jeune paysan de Marivall, retournant chez lui, l'accompagnait. C'est ce dernier qui, en chantant pour trouver le temps moins long, avait interrompu Poi-oux-Pattes dans l'accomplissement de son nouveau crime et l'avait contraint à prendre la fuite.

Les deux pidioma colondrent le eri d'agonie poussé par le beron. Le prétre se signa. Le paysan murmura: « la mort passe! » et devint pâle d'effroi. Mais en voyant son compaggon de route presser le pas, il le suivit, et bientôt tous deux découvrirent Cramoisi agonisant.

Pendant quelques secondes, ils demeurèrent stupéfaits et immobiles devant le grand corps inanimé qu'ils avaient sous les yeux. Gabriel reprit le premier son sang-froid. S'agenouillant dans l'herbe, il appliqua son oreille sur le poitrine de l'inconnu.

— Dieu veillera sur moi!... mais ne pardons pas de temps, je vous en supplie... Vous avez de bonnes jambes, gagnez rapidement le village, rassemblez quelques bombes, et qu'il vienne en plus vite, avec une civière... Moi, pendant ce temps, je m'improvise infirmier.

— J'ai une gourde où il reste un peu de rhum; je vais vous le laisser.

— C'est elle, merci!... Allez vite, au nom du ciel... Nous le sauverons peut-être; voyez, il y a déjà une des blessures qui ne saignent plus...

— Tant mieux! cela prouve qu'il vient seulement d'être frappé... Mon em, je vous en prie, courez à Marivall, pendant que je vais donner les premiers soins à ce malheureux...

— Voyez comme le sang coule! objecta le paysan.

— Tant mieux! cela prouve qu'il vient seulement d'être frappé... Mon em, je vous en prie, courez à Marivall, pendant que je vais donner les premiers soins à ce malheureux...

— Comment! monsieur l'abbé, vous allez rester seul ici?

— Mais cet homme, très probablement, vient d'être assassiné!

complet, et Dieu a permis que je me trouve là pour vous porter secours: vous voyez qu'il ne vous abandonne pas.

Cette fois, Cramoisi, dont le sang ne coulait plus, ouvrit tout à fait les yeux et considéra celui qui lui parlait avec toute l'attention dont il était encore capable. La figure de l'abbé exprimait à ce moment une et angélique pitié, que l'assassin étouffa le blasphème qui lui montait aux lèvres et prononça simplement:

— Je vous remercie, monsieur l'abbé!

— Ne me remerciez pas, dit Gabriel; d'abord, parce que je n'ai encore rien fait pour vous, ensuite, parce qu'il vaut mieux que vous ne parliez pas beaucoup; mais élevez votre pensée vers Celui qui m'a envoyé à vous et, dans votre cœur, adressez-lui l'hommage de votre reconnaissance.

lul, je vous en conjure, une nouvelle preuve de votre infinie bonté en lui laissant la vie en la sauveant, et aussi en lui évoyant, cette heure suprême, le secours de la grâce. Son cœur éclaira son esprit, qu'elle amollit son cœur, etndurci, je le crains, par l'erreur et le péché, et qu'elle le ramène en ce jour vers vous!... Pour sa guérison, Seigneur, pour qu'il soit racheté une seconde fois par les mérites de votre divin Fils, je vous en supplie humblement les douleurs par lesquelles vous avez éprouvé en ces derniers temps votre serviteur et toutes celles par lesquelles vous pleurez la visiter encore...

Cramoisi écoutait et regardait l'abbé avec stupefaction.

— Ah! ben! murmura-t-il, vous êtes enod un drôle de type, vous!...

Puis, après réflexion, il ajouta: — Mais un bon type, pour sûr!... L'abbé sourit de nouveau.

— Pourquoi dites-vous cela? Interrogé il. Ce n'est pas moi qui suis bon, c'est D qui est la bonté même et l'infinie miséricorde.